

Marie-José Latour

Hommage à celles et ceux qui font le *Mensuel*

En 2014, le passage du *Mensuel* à sa version numérique aurait pu faire craindre qu'il ne perde de sa couleur. Plus de 110 numéros plus tard, nous pouvons nous féliciter qu'il n'en soit rien. À l'époque, j'avais quelque peu moqué notre nostalgie, qui, souvent, n'est pas autre chose que la signature de notre difficulté à faire avec la perte dont nous habillons le manque structural.

Les attachements insolites de l'être humain le conduisent souvent à un certain nombre de confusions pitoyables. Le support de l'écrit n'est pas davantage l'écriture que l'objet (a) n'est aucun objet du monde. Cependant, cet objet, dont la seule consistance est celle d'un manque, peut prendre quelque substance corporelle de jouissance, en jeu chaque fois que ce que Freud nommait la libido vient soutenir une réalisation. Ainsi en va-t-il pour la publication mensuelle de l'EPFCL-France.

Neuf fois par an, nous recevons des nouvelles des élaborations de celles et ceux qui souhaitent les porter à la connaissance de la communauté de travail qui réunit les inscrits dans les Collèges de clinique psychanalytique du Champ lacanien, les membres du Forum-France et tous ceux qui le désirent.

Mais n'y a-t-il qu'un seul *Mensuel* ? N'y en a-t-il pas autant que d'auteurs, de lecteurs, de correcteurs, de responsables éditoriaux, de membres du comité éditorial, de maquettistes, de fabricants ? Toute numérique que soit cette publication, elle n'en exige pas moins beaucoup de mains !

Il y a l'objet (a).
[...] Ça fait
support aux
réalisations les
plus effectives,
et aussi bien aux
réalités les plus
attachantes.

J. Lacan

Fabriquer une certaine linéarité avec ce fragmentaire épars tient certainement un peu du miracle, mais beaucoup du travail de chacun de ceux qui contribuent à cette fabrique.

La première page du *Mensuel* l'inscrit. Les dix-sept noms de celles et ceux à qui je souhaite ici rendre hommage y sont mentionnés. Certains disent que la dénomination de cette page, dite page de l'ours, est due au surnom donné à l'imprimeur au XIX^e siècle. L'« ours » désignait le compagnon pressier, ses va-et-vient de la presse à l'encrier évoquant ceux d'un ours en cage, tandis que le typographe, qui prélevait les lettres de plomb et les remettait dans leur casse, était appelé « singe ». Aujourd'hui, si l'on exclut les va-et-vient entre lecture, correction et relecture, cela confine à la légende. Reste alors la mention de cette autre origine, celle de la forme possessive de la première personne du pluriel en anglais, *ours*, façon de dire « voici ce que nous sommes ».

N'y lisons aucune assurance ! Le principe de permutation à l'œuvre dans toutes les instances de notre école nous l'accordera pour deux années seulement.

Deux années pour faire passer à la publication près de cinq cents textes n'est pas une mince affaire ! Si chaque auteur est le metteur en scène d'une appropriation, la tâche est délicate pour ceux à qui il revient d'établir le texte.

Un style ne saurait se formater. Le travail d'établissement des textes et de correction sur les plans syntaxique, orthographique, typographique et éthique, n'est pas une mécanique orthopédique, qui d'ailleurs contreviendrait en acte à la dimension de l'inconscient. Chacun des fabricants y va de son goût, de son humeur, de sa curiosité, pour laisser passer ou pas l'approximation, la faute, l'erreur. Et l'échange qui s'ébauche entre l'auteur et son relecteur est souvent l'occasion de saluer les éclats de notre langue et de s'en trouver ragaillardi. Pour une part, c'est à ce type d'échanges que nous devons l'idée de cette rubrique *Marginalia*.

Bien loin du propos récent du ministre de l'Éducation nationale s'émouvant, en vain, du nombre trop élevé de

[...] la faute
n'est pas
seulement [...] quelque chose
qui s'impose à
nous dans son
caractère formel
– nous avons à
nous en louer,
felix culpa [...]

J. Lacan

fautes d'orthographe au baccalauréat, Lacan, lui, après saint Augustin, s'est réjoui de la dimension créatrice de la faute au principe de la civilisation et de la trouvaille. À condition que ce ne soit pas simple paresse, la faute se révèle féconde, comme le raconte Muriel Gilbert, correctrice au *Monde*, dans son ouvrage aussi malicieux que référencé ¹.

Le principe d'une revue tient à la nécessité pour chaque un des auteurs à consentir à ce que sa particularité vienne se ranger dans un sommaire dont la pertinence peut relever de la prouesse.

Savoir y faire,
c'est autre chose
que de savoir
faire : ça veut
dire se
débrouiller.

J. Lacan

Lacan s'est appuyé à plusieurs reprises sur l'étymologie grecque de « faire », *poein*, pour en faire résonner la dimension poétique et rappeler la préséance du poème sur le poète. Bien sûr il y a « faire » et « faire » et il y aura encore à les distinguer de l'acte.

Cependant, depuis Freud, les revues de psychanalyse accompagnent la capacité de la psychanalyse à rester vive en permettant à chacun qui le souhaite de lire et d'interroger la façon dont les psychanalystes rendent compte de leur acte.

Ainsi, un grand merci à celles et ceux qui contribuent à cette réalisation effective.

1.  M. Gilbert, *Au bonheur des fautes*, Paris, Vuibert, 2017.